

## Nadja ou l'appel de Mélusine

Maria TRONEA

Récemment paru aux éditions Polirom (2013), dans la traduction de Bogdan Ghiu, *Nadja*, le livre le plus connu d'André Breton, publié en 1928 chez Gallimard et réédité en 1963, nous invite à une nouvelle rencontre avec le mythe de « la femme fatale », incarné cette fois-ci par « la femme-enfant » « aux yeux de fougère ». Le discours onirico-fantastique est marqué par l'intertextualité, renvoyant vers les sources de l'inspiration bretonienne : Hugo, Musset, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé etc. Le fascinant portrait de « la surréalité », dont *Nadja* est le reflet, suit le modèle des « chimères nervaliennes » et le prototype féminin d'*Aurélia*.

L'intertexte pictural, qui caractérise l'écriture de Nerval, se retrouve chez Breton, qui s'est chargé de l'iconographie de son livre entre la rédaction des deux premières parties (l'aventure scripturale est déclenchée par la rencontre, dans la rue, avec la future protagoniste, un lundi, le 4 octobre 1926) et la rédaction du finale (inspiré par la reprise de l'histoire d'amour avec Suzanne Muzard par l'auteur, aventure décevante) en décembre 1927. « La citation » illustrative (dessins, photos) agrémenté la lecture : la première édition de *Nadja* inclut 44 illustrations et la deuxième (1936), 48. Dans cette dernière apparaît aussi un gros-plan des « yeux de fougère » de la protagoniste. Les dessins de celle-ci (« Avant notre rencontre elle n'avait jamais dessiné »<sup>1</sup>, précise le narrateur) renvoient souvent vers la mythologie. Dominante reste l'image de Mélusine, la femme-serpent (une fée plutôt chtonienne qu'aquatique, comme la sirène), héroïne du légendaire médiéval, avec laquelle *Nadja* s'identifie. La référence à ce mythe est présente dans un dessin symbolique réalisé par l'héroïne : « *Nadja* a inventé pour moi une fleur merveilleuse : la *Fleur des amants*. C'est au cours d'un déjeuner à la campagne que cette fleur lui apparut et que je la vis avec une grande inhabileté essayer de la reproduire. Elle y revint à plusieurs reprises par la suite pour en améliorer le dessin et donner aux deux regards une expression différente. C'est essentiellement sous ce signe que doit être placé le temps que nous passâmes ensemble et il demeure le symbole graphique qui a donné à *Nadja* la clef de tous les autres. »<sup>2</sup>

« La sirène », présente chez Nerval (« J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène »<sup>3</sup>), Baudelaire (« Ange ou Sirène... »<sup>4</sup>), Mallarmé (« Telle loin se noie une troupe / De sirènes mainte à l'envers »<sup>5</sup>) occupe une place d'élection dans l'imaginaire bretonien : « Le dessin, daté du 18 novembre 1926, comporte un portrait symbolique d'elle et de moi : la sirène, sous la forme de laquelle elle se voyait toujours de dos et sous cet angle, tient à la main un rouleau de papier (...) »<sup>6</sup> Le dessin esquissé au dos d'une carte postale inclut, parmi les « apparitions », la sirène aussi et deux cornes d'animal, de nature à masquer « obstinément » le visage de celle-ci et à marquer la présence du diable. L'image obsédante de la sirène est présente, de même, dans le *Bestiaire* bretonien.

L'image centrale dans *Nadja* est pourtant celle de la femme-serpent : « *Nadja* s'est aussi maintes fois représentée sous les traits de Mélusine qui, de toutes les personnalités mythiques, est celle dont elle paraît bien s'être sentie le plus près. Je l'ai même vue chercher à transporter

---

<sup>1</sup> A. Breton, *Nadja*, Paris, Gallimard, 1964, p. 155.

<sup>2</sup> Ibidem. p. 140.

<sup>3</sup> Le vers, extrait de *El Desdichado*, fait partie de la version (définitive) des *Filles du Feu*, 1854, et se prête à une lecture alchimique, justifiée aussi par la première version du poème, où Nerval avait écrit „dans la grotte où verdit la sirène”.

<sup>4</sup> Vers du poème baudelairien *Hymne à la beauté*.

<sup>5</sup> Vers du poème mallarméen *Salut*.

<sup>6</sup> André Breton, op. cit., loc. cit. p. 140.

autant que possible cette ressemblance dans la vie réelle, en obtenant à tout prix de son coiffeur qu'il distribuât ses cheveux en cinq touffes bien distinctes, de manière à laisser une étoile au sommet du front. »<sup>7</sup> Le mythe de la femme-serpent sera repris par Breton dans *Arcane 17* : « Mélusine à demi reprise par la vie panique, Mélusine aux attaches inférieures de pierraille ou d'herbes aquatiques ou de duvet de nid, c'est elle que j'invoque, je ne vois qu'elle qui puisse rédimmer cette époque sauvage. C'est la femme tout entière et pourtant la femme telle qu'elle est aujourd'hui, la femme privée de son assiette humaine, prisonnière de ses racines mouvantes tant qu'on veut, mais aussi par elles en communication providentielle avec les forces élémentaires de la nature. »<sup>8</sup>

« La femme », thème central de la poésie surréaliste, apparaît chez Breton en tant qu'incarnation même du surréalisme, personnage auto-inventé, magicienne et muse à la fois. La miraculeuse rencontre entre l'auteur et Nadja, le fantasme d'une jeune femme obscure au destin malheureux, Leona D., qui a vécu à l'asile de 25 à 39 ans, a eu lieu à Paris, dans la rue. L'intertexte involontaire nous renvoie vers le sonnet baudelairien *À une passante* : « Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté/Dont le regard m'a fait soudainement renaître,/Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ? » L'aventure érotique et scripturale se déclenche le 4 octobre 1926 : « Le 4 octobre dernier, à la fin d'un de ces après-midi tout à fait désœuvrés et très mornes, comme j'ai le secret d'en passer, je me trouvais rue Lafayette : après m'être arrêté quelques minutes devant la vitrine de la librairie de *L'Humanité* et avoir fait l'acquisition du dernier ouvrage de Trotsky, sans but je poursuivais ma route dans la direction de l'Opéra (...) Je venais de traverser ce carrefour dont j'oublie ou ignore le nom, là, devant une église. Tout à coup, alors qu'elle est peut-être encore à dix pas de moi, venant en sens inverse, je vois une jeune femme, très pauvrement vêtue, qui, elle aussi, me voit ou m'a vu. Elle va la tête haute, contrairement à tous les autres passants. Si frêle qu'elle se pose à peine en marchant. Un sourire imperceptible erre peut-être sur son visage. »<sup>9</sup> En reprenant le portrait, le narrateur insiste sur la fragilité de la femme-enfant : « Quoi qu'elle me demande, le lui refuser serait odieux tant elle est pure, libre de tout lien terrestre, tant elle tient peu, mais merveilleusement à la vie. »<sup>10</sup>

Le portrait-palimpseste de Nadja, « l'âme errante », nous dévoile aussi le côté *femme fatale* : « 5 octobre. – Nadja, arrivée la première, en avance, n'est plus la même. Assez élégante, en noir et rouge, un très seyant chapeau qu'elle enlève, découvrant ses cheveux d'avoine qui ont renoncé à leur incroyable désordre, elle porte des bas de soie et est parfaitement chaussée. »<sup>11</sup> La scène sur laquelle évolue Nadja est la rue : « Après dîner, autour du jardin du Palais-Royal, son rêve a pris un caractère mythologique que je ne lui connaissais pas encore. Elle compose un moment avec beaucoup d'art, jusqu'à en donner l'illusion très singulière, le personnage de Mélusine. »<sup>12</sup>

La topographie magique de Paris, dominée par des rues et des cafés, est le fond sur lequel se déroule, entre les 4 et 13 octobre 1926, l'amour poétique entre l'idéologue du surréalisme et la fée Mélusine. La sortie du cercle magique de l'éros fantasmatique coïncide avec la sortie de Paris, le cadre de la dernière rencontre étant la localité du Vésinet. Le miracle de l'amour en vision bretonienne – « le mystérieux, l'improbable, l'unique, le confondant, incontestable »<sup>13</sup> - n'a pas lieu. L'aventure scripturale continue pourtant : « On est venu, il y a quelques mois, m'apprendre que Nadja était folle. »<sup>14</sup>

<sup>7</sup> Ibid., pp. 154-155.

<sup>8</sup> André Breton, *Arcane 17*, Paris, Éditions Jean-Jacques Pauvert, 1965, pp. 64-65.

<sup>9</sup> André Breton, *Nadja*, loc. cit., pp. 71-72.

<sup>10</sup> Ibid., p.104.

<sup>11</sup> Ibid., p.83.

<sup>12</sup> Ibid., p.125.

<sup>13</sup> Ibid., p.159.

<sup>14</sup> Ibid.

*Homo aestheticus*, l'écrivain André Breton assume dans *Nadja* le rôle du peintre voyant, en nous offrant le tableau de « l'âme errante », dans une tentative d'entrer en contact avec l'inconscient. En mettant, comme il l'avoue dans l'*Avant-dire*, l'acte d'écrire au rang des « vanités ». Sa plume-pinceau retrace le portrait d'une Mélusine portant « une étoile au sommet du front ». Et comme on se nourrit des images, celle-ci peut être mise en rapport avec les figures des Mélusines alchimiques du livre *Psychologie und Alchimie* de Jung. Ou avec celle de la jeune esclave, au front tatoué avec l'étoile des mages, du *Conte bleu* de Marguerite Yourcenar. Et ainsi de suite, dans l'infini du monde-image...

